

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 www.hippodromedouai.com
hippodrome
 douai scène nationale

UN MARIAGE DE RÊVE

Stephan Elliott

Né le 27 août 1964 à Sydney. Il passe l'essentiel de son enfance derrière une caméra super 8.

Il est un pionnier des films de mariage après l'invention de la Betacam. Entre 13 et 18 ans, il filme plus de 900 mariages, à une époque où les gens étaient si admiratifs qu'ils acceptaient de refaire quatre fois la cérémonie sous quatre angles différents.

Stephan Elliott quitte l'école en 1981 pour rejoindre une formation de monteur à la prestigieuse North Sydney Tech.

Il passe la décennie suivante à travailler sur d'improbables films australiens comme assistant. Ce sont ses années de formation : il apprend comment il ne faut pas faire les films.

Il prend de longues vacances en Nouvelle Zélande, d'où il revient avec son premier scénario, *Frauds*.

Le tournage se transforme en cauchemar quand les financiers font faillite, mais *Frauds*, avec Phil Collins et Hugo Weaving, est sélectionné en compétition au Festival de Cannes 1991.

À cette époque, une productrice demande à Stephan s'il a une idée pas trop chère qu'ils pourraient envisager de vendre pendant leur séjour cannois.

Stephan vient de voir une drag queen dans une parade de Mardi Gras et il caresse l'idée d'un western australien à la Sergio Leone — avec des travestis.

En 14 jours, il écrit *Priscilla, folle du désert*.

Le film triomphe à Cannes deux ans plus tard, véritable coup de cœur du public, bientôt suivi par des Bafta et des Oscars...

Désorienté par ce succès, Stephan Elliott essaye de prendre ses distances avec *Priscilla*. Deux films suivent : une comédie noire, *Welcome to the Woop Woop* et un thriller, *Le Voyeur*, avec Ashley Judd et Ewan Mc Gregor. Les deux tournages furent catastrophiques mais les deux films furent invités respectivement à Cannes puis à Venise.

Stephan prend sa retraite, jurant d'abandonner le cinéma et se retire dans les Alpes françaises ; à ski, il se casse le dos, le bassin et les jambes. On lui dit qu'il ne survivra pas, mais il déjoue le pronostic et reprend son ordinateur depuis un lit d'hôpital.

Il s'attelle à la première version d'*Un mariage de rêve (Easy virtue)* qui marque son retour dans le fauteuil de metteur en scène et à une adaptation pour la scène de *Priscilla, folle du désert*.

Depuis *Priscilla the musical* bat tous les records de box-office dans son Australie natale et doit être monté en grande pompe au Palace Theatre de Londres.

2008 (sortie France : 6 mai 2009) - Royaume-Uni - couleur - 1h36 - VO

de **Stephan Elliott**

scénario : **Stephan Elliott** et **Sheridan Jobbins**, d'après la pièce de **Noël Coward (1925)** - image : **Martin Kenzie** - montage : **Sue Blainey** - premier assistant réalisateur : **Christopher Newman** - décors : **John Beard** - costumes : **Charlotte Walter** - musique : **Marius De Vries** - son : **Simon Gershon** et **John Midgley** - effets spéciaux : **Hugh Goodbody** - effets visuels : **Simon Carr** et **Simon Frame** - maquillage : **Jeremy Woodhea** - production : **Ealing Studios, Fragile Films** et **Endgame Entertainment** - producteurs : **Barnaby Thompson, Joe Abrams** et **James D. Stern** - distributeur : **Pyramide**.

avec : **Jessica Biel** (Larita Whittaker), **Colin Firth** (Mr. Whittaker), **Kristin Scott Thomas** (Mrs. Whittaker), **Ben Barnes** (John Whittaker), **Kris Marshall** (Furber), **Kimberley Nixon** (Hilda Whittaker), **Katharine Parkinson** (Marion Whittaker), **Pip Torrens** (Lord Hurst), **Christian Brassington** (Philip Hurst), **Charlotte Riley** (Sarah Hurst), **Jim McManus** (Jackson), **Jeremy Hooton** (Davis), **Joanna Bacon** (Cook), **Maggie Hickey** (Millie, la servante), **John Warburton** (Mr. Gribble), **Georgie Glen** (Mrs. Landrigin), **David Longstaff** (le révérend Burton), **Michael Archer** (Warwick Holborough), **Rebel Penfold-Russell** (Mrs. Winston), **Stewart Clarke, Oliver & Joe Reid, Stephan Elliott, Sheridan Jobbins**.

COURT MÉTRAGE : DREAMS AND DESIRES - FAMILY TIES

2006 — Grande-Bretagne — couleur — 10 mn — VO

film d'animation de **Joanna Quinn** - scénario : **Les Mills** - image : **Lisa Brook** - montage : **Paul Hibbs** - animation : **Joanna Quinn, Andy McPherson** - musique : **Constantino Martineau Orts** - effets spéciaux : **Mike Tang** - production : **Beryl Productions International Ltd**

Depuis quelle a fait l'acquisition d'un caméscope numérique, Beryl est obsédée par le procédé cinématographique et elle utilise sa caméra pour exprimer ses rêves et ses désirs sous la forme d'un journal vidéo. «Cinéaste par excellence», elle accepte de filmer le mariage de son amie Mandy, saisissant l'occasion de rendre hommage à ses idoles du cinéma, mais le résultat est à la fois désastreux et hilarant.

Joanna Quinn est sans aucun doute, l'un des auteurs les plus doués du monde de l'animation. La technique employée est celle du dessin sur papier, mais des dessins plus croqués que précis, mettant en scène des personnages plantureux et dynamiques. Les allusions directes aux grandes figures de cinéma d'antan (Vertov ou Eisenstein) enrichissent le film de moments jubilatoires hors du commun. **R.A.D.I.**

À l'origine du film, il y a la pièce de Noel Coward, dramaturge dont l'humour iconoclaste est attaché à l'usure des mœurs victorienne au lendemain de la Première Guerre mondiale. Plusieurs cinéastes se sont intéressés à ses œuvres ; Hitchcock d'abord, puis Lubitsch - pour sa *Sérénade à trois*. Ce n'est donc pas un hasard si *Easy Virtue* (titre original) s'inscrit dans une lignée des comédies sophistiquées et dans la « touch » légendaire de ce dernier : la prestance du dialogue et la vélocité du geste.

Un mariage de rêve raille un milieu social - la haute société britannique engluée dans le jeu des apparences - grâce à une facture de satire dentelée où le discours s'étiole toujours sous l'action légère du trait d'esprit. Le pitch tient dans un mouchoir de poche. Telles les grandes comédies américaines, il se joue sur un décalage : l'arrivée d'une Américaine libérée dans la demeure familiale de son jeune époux, issu de la vieille aristocratie anglaise.

À partir de ce parachutage d'un corps étranger dans un univers codifié, la drôlerie satirique du film reposera sur le jeu enrayé des convenances sociales. La jeune mariée détraque une mécanique familiale par un enchaînement de bourdes et de catastrophes (la volatilisisation du chien Poopy restera dans les annales canines du cinéma), en même temps qu'elle devient la cible de la vindicte maternelle.

Manège explosif de piques verbales d'un sarcasme jubilatoire, qui doit beaucoup à son duo d'actrices, *Un mariage de rêve* va au-delà du brillant pastiche de genre. Le duel féminin l'attire sur un terrain plus actuel - symptomatique chez un réalisateur qui s'est fait connaître en 1994 avec un road-movie queer et hyper contemporain, *Priscilla, folle du désert*. Il en va ainsi des dialogues, échappant à la rhétorique du film en costumes, comme du personnage du père, figure complice car en butte à son milieu, et anachronique dans ses faits et gestes.

De même, au-delà du conflit belle-fille/belle-mère - la blonde platine au profil déjà proche du swing des années 1930 contre l'austère garante de la tradition ; la jeune Américaine contre le vieil Empire britannique -, ce sont des forces de jeu qui s'affrontent : le glamour marmoréen et cinégénique de l'éblouissante Jessica Biel contre le charme volubile et théâtral de Kristin Scott Thomas. À elles deux, elles orchestrent un irrésistible jeu de massacre, euphorisant.

Emily Barnett - Les Inrockuptibles

Marre des reconstitutions historiques guindées sous-James Ivoryenne, avec silence d'outre-tombe et petites cuillères argentées en gros plan ? *Un mariage de rêve* devrait alors vous réjouir, dynamitant et envoyant valser les conventions du genre. Rien que l'exubérante musique jazzy ou le «Sex Bomb» d'Andy Caine donnent le ton : voilà un film dramatique à costume qui va swinguer et virevolter.

Chihuahua écrasé par le séant d'une dame, french cancan sans dessous devant un public frôlant l'apoplexie : Stephan Elliott (souvenez-vous de *Priscilla, folle du désert*) jongle avec l'irrévérence et l'humour gentiment noir. La saveur de cette version en robe années 20 de *Sa mère ou moi !* émane aussi de ses dialogues. Elles s'en envoient pléthore, des piques vachardes, Mrs Withaker, british revêche, et Larita, sa sulfureuse bru, une Américaine. La guerre fait rage, les coups bas pleuvent, au grand dam de John, le jeune marié, et sous le regard désabusé du père.

Ce combat entre la rigidissime et géniale Kristin Scott Thomas et une Jessica Biel très Scarlett Johanssienne, c'est aussi le symbole d'une hypocrisie obsolète, héritée de l'ère victorienne, que vient enfin ébranler un vent de modernité et de liberté.

Laurent Djian - Studio

Avant de devenir, politiquement, la féale de l'Amérique, l'Angleterre des années 20-30 ne manquait pas d'observer, avec un étonnement légèrement mêlé de condescendance, les mœurs extravagantes venues d'Outre-Atlantique : les romans de P. G. Wodehouse, avec Jeeves, le valet stylé, en faisaient la recension. Et les pièces de Noel Coward, aussi, auteur fêté jadis, presque oublié aujourd'hui, sinon avec *les Amants terribles*, sans cesse reprise, sous des titres divers, sans doute parce qu'elle permet à un couple d'acteurs vieillissants de s'engueuler sur scène durant deux heures.

Dans *Un mariage de rêve*, pourtant, le cher Noel s'en prend aux Anglais, tous coïncés, prudes et passésistes. La belle Américaine, en revanche, a toute la sympathie de l'auteur (et la nôtre) : en pleines années 30, elle gagne des rallyes automobiles, vampe et épouse un joli fils à maman, danse un tango sensuel avec beau-papa, bien plus futé que son rejeton, écrase, sans le vouloir, le chihuahua maison, bref, elle est romanesque, ardente, extravagante et moderne - on aimerait que Jessica Biel le soit autant que Katharine Hepburn dans les comédies de jadis, mais bon, à l'impossible, nul n'est tenu.

Si l'on excepte Colin Firth, silhouette égarée, presque tchekhovienne dans son insatisfaction navrée, la famille british brille par son exquise cruauté. Kristin Scott Thomas, notamment, propriétaire ruinée, belle-mère abusive et sorcière à la Disney. Irrésistible, lorsqu'elle explique à ses domestiques, médusés, qu'une sonnette, c'est fait pour qu'ils viennent à elle et non pas l'inverse...

Joliment mis en valeur par Stephan Elliott (*Priscilla, folle du désert*), les dialogues crépitent : « Souris ! - Pas envie... - Tu es anglaise, fais semblant ! » Ou encore : « Ah, je pourrais te dévorer ! - Après le repas qu'on a fait ce soir, ça me paraît normal ! » Petites trouvailles signées Noel Coward, dont la chanson *Mad about the Boy*, chantée par Jessica Biel, rythme tout le film. À l'époque, pour lui, c'était une sorte de coming out. Une profession de foi...

Pierre Murat - Télérama - mai 2009

De la comédie anglaise, dont se réclame cette adaptation cinématographique d'une pièce célèbre de Noel Coward, *Easy Virtue*, le film emprunte les qualités et, de fait, les travers. Les inconditionnels apprécieront l'atmosphère de cette histoire, située presque exclusivement entre les murs d'un manoir anglais, au sein de la haute société provinciale. Les réparties fusent, le comique de situation n'est pas en reste et, à défaut, d'avoir décrit un "mariage de rêve", les producteurs s'appuient bien sur un casting qui en a l'apparence. Le rôle de maîtresse de maison "old school" convient à Kristin Scott Thomas comme un kilt à un Écossais, tandis que Colin "Darcy" Firth semble beaucoup s'amuser en père de famille cynique, charmeur, flirtant délicieusement avec les limites de la moralité. Les jeunes premiers, Jessica Biel et Ben Barnes (le séduisant Caspian du dernier *Monde de Narnia*) s'en tirent plutôt bien face à ces deux icônes du cinéma anglais. La mise en scène privilégie l'aspect ludique de leurs rapports pour entraîner le rythme du récit, autrement plutôt classique, sans insister sur les intrigues sentimentales. La seconde moitié du récit est moins stimulante que la première, car nettement plus dramatique. Le glissement de la comédie vers l'étude de mœurs fait ressortir les défauts du film, le classicisme de sa mise en scène, le caractère prévisible de certaines séquences. Ce léger essoufflement est cependant déjoué par une excellente bande son mêlant des thèmes de jazz et de comédie musicale, rajeunissant la pièce de Coward sans en amputer le charme.

M.Q. - Les Fiches du cinéma

PROPOS DU RÉALISATEUR

Nous ne voulions pas d'un film d'époque. Nous voulions un film d'aujourd'hui pour le public d'aujourd'hui, nous voulions un film qui parle d'une voix actuelle. Et alors les acteurs sont arrivés et se sont mis en « mode Noël Coward ». Je leur ai demandé de parler comme ils ont l'habitude de le faire et nous avons fini par trouver un terrain d'entente. Et nous utilisons même des effets visuels qui ne sont jamais vus dans un film d'époque.

Généralement, les films d'époque m'ennuient.. Je savais que je ne voulais pas d'un film-musée, je voulais une vraie maison et pas forcément en excellent état. J'en ai parlé au garçon chargé des repérages : je lui ai demandé de trouver une maison qui tombe un peu en lambeaux, comme celle du script. Côté « look », je voulais que Larita ait définitivement un style années 30, qu'elle scintille comme une star de l'époque, Carole Lombard ou Jean Harlow... une star qui se sentirait sur la planète Mars, coïncée dans ce monde en train de mourir. Il fallait se débarrasser de tous les éléments colorés qui l'entouraient, pour mieux la mettre en valeur. Si vous la considérez comme une extra-terrestre débarquant d'un vaisseau argenté, cela donne un certain intérêt à la palette chromatique.

Musicalement, nous tentions un pari. Je n'ai jamais fait ça avant. Je sais habiller musicalement un film, mettre une musique triste quand la scène est triste, etc... Là, nous avons enregistré des chansons d'époque, qui, parfois sortaient d'un vieux gramophone, ou explosaient à travers les haut-parleurs. Et puis nous avons aussi réenregistré des chansons contemporaines à la manière des goûts musicaux des années 30. Marius de Vries qui avait supervisé la musique de *Moulin-Rouge*, a travaillé avec nous.